

Des mots sous la glace

Homme sans but d'Arne Lygre, pièce présentée à l'Usine C (Montréal), du 6 au 16 février 2008, dans une mise en scène de Claude Régy

Homme sans but d'Arne Lygre. Traduit du norvégien par Terje Sinding. L'Arche, 93 p.

Ji-Yoon Han

Numéro 222, septembre–octobre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16813ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Han, J.-Y. (2008). Des mots sous la glace / *Homme sans but* d'Arne Lygre, pièce présentée à l'Usine C (Montréal), du 6 au 16 février 2008, dans une mise en scène de Claude Régy / *Homme sans but* d'Arne Lygre. Traduit du norvégien par Terje Sinding. L'Arche, 93 p. *Spirale*, (222), 49–49.

Des mots sous la glace

HOMME SANS BUT d'Arne Lygre pièce présentée à l'Usine C (Montréal)

du 6 au 16 février 2008, dans une mise en scène de Claude Régy, avec Jean-Quentin Chatelain, Redjep Mitrovitsa, Axel Bogousslavsky, Bulle Ogier, Marion Coulon, Bénédicte Le Lamer. Une production Les Ateliers Contemporains (France), en coproduction avec l'Odéon-Théâtre de l'Europe, le Festival d'Automne à Paris, le Théâtre National Populaire - Villeurbanne (France) et l'Usine C (Canada), avec la participation du Théâtre National de Bretagne - Rennes (France).

HOMME SANS BUT d'Arne Lygre

Traduit du norvégien
par Terje Sinding
L'Arche, 93 p.

par JI-YOON HAN

Les paroles, lorsqu'elles sont proférées dans quelque contrée au temps du rude hiver, gèlent et se transforment en glace à la froideur de l'air, et on ne les entend plus. Nous sommes sur les rives d'un fjord, nulle part, aux confins de la mer de Glace peut-être. Le plateau est nu, terriblement vide. Seule une bande de lumière découpe l'avant-scène, blême, au bord de l'eau gelée — le reste n'est qu'une nuit à la profondeur insondable. Écoutez le silence des icebergs, irrémédiable ondulation, ce silence de terre. Le théâtre de l'Usine C présente une pièce du Norvégien Arne Lygre, *Homme sans but*; c'est peut-être ici l'endroit où certaines paroles déglèlent.

Six personnages en quête de...

« Ici. Ici sera la ville. » Crissement, secousse. C'est Peter, qui fait ainsi craquer la glace — Peter, le bâtisseur aux millions, l'homme aux grands projets, le type au nom banal. Frère, aussi frêle que Peter semble taillé dans le roc, plaintif quand Peter mord l'ambition à pleines dents, Frère, tout le contraire de Peter, permet la vie dans ce fjord immobile : car il insuffle un rythme à ces paroles envoyées en l'air — un *beat* détraqué, incertain et obstiné, mais sur lequel vient se percher la haute voix de Peter, nonchalante, pleine de gouaille et d'ironie. La musique sans pesanteur de l'espace balance invariablement les corps, les traverse parfois d'une zébrure à fleur de peau, à peine perceptible, tandis qu'eux troublent l'air gelé de leurs mots projectiles, poinçonnés, monosyllabiques.

Surgit un vieil homme, maigre, fripé, affublé d'un pantalon trop large et

trop court, un pull rouge vif sur des épaules décharnées. On dirait un personnage beckettien qui se serait trompé de pièce; c'est *Propriétaire*, ou *Assistant*, les deux à la fois. Qu'importe son titre, on lui achète le terrain vierge près du fjord, et il participera à la construction de « *sa ville à lui, un peu à lui aussi* ». Qu'importe qui sont ces trois hommes : ensemble, ils planent, délirent à la troisième personne, survolent les années... La ville, invisible, fête ses vingt ans. « *Tant de choses auraient pu rater. Mais rien n'avait raté.* » Évidemment. « *Tout était réussi.* » À l'imparfait — car Peter est seul, et loin déjà : il va crever. Femme apparaît, puis Fille. Ou tout aussi bien : avant de mourir, Peter s'est payé une sensuelle ex-femme à la voix de putain et une fille adultérine, soprano larmoyante et gauche sillonnée de spasmes dodécaphoniques. « *Il n'y avait pas de quoi avoir peur...* »

Tout éclate. Le bloc de glace cède soudain et laisse entrevoir un fourmillement d'enveloppes — de papier et d'apparence. L'éclairage frontal devient diagonal et louche : tous s'éclipsent d'eux-mêmes pour devenir les narrateurs de leur propre histoire. Tous jouent la comédie, « *pas un seul qui soit honnête* ». Il ne manquait plus que Sœur, la véritable sœur de frère, bien entendu. Sœur l'hystérique, une jambe de pantalon plus longue que l'autre, sœur qui hurle, qui hait Peter. Le compte y est : cela fait six personnages, en quête de... quoi, rien, justement. À l'heure de la liquidation, la maison de Peter est ouverte à tout vent, se transforme en un véritable cirque — et la scène reste immuable à l'ombre. À l'heure des bilans, un cadavre innocent, un enfant, qu'on ne verra pas davan-

tage. « *C'est étrange, quand on y pense. Être si important. Et puis soudain, ne plus être important du tout.* »

L'art du silence

Le texte de Lygre est passablement sordide : la haine et l'indifférence régissent les dialogues de personnages froids, sans peau, et d'où ne suinte qu'une acide parole, en vers parfois, hoquetante, spasmodique, une parole dégelée arrachée à la page vierge. La noirceur du ruisseau humain qui grouille sous la neige étincelante, les écrivains scandinaves en ont souvent été les confidents; chez Lygre, l'eau est non seulement souillée, mais saturée de particules qui en suspendent presque le cours, et envoient les personnages flotter dans un univers hors du temps, où ils sont absents d'eux-mêmes, et deviennent des marionnettes. Qui sont-ils? Des rôles sans nom, sans histoire, sans qualité. Des êtres qui ne s'appartiennent pas, ni dans leurs actes ni dans leurs paroles. Des hommes et des femmes « *sans but* ». Et l'on rit à la lecture du texte, et on se laisse toucher, par cette « *comédie* » qui crève tous les abcès de réussite, d'ambition, de famille, de mariage.

Le metteur en scène Claude Régy a réalisé un admirable travail de composition avec ses comédiens. La distribution vocale partage d'une part Peter et Femme, aux voix pleines, parfois mielleuses, bourgeoises, et d'autre part, quatre personnages dont le registre, jamais stable, oscille entre stridence et murmure, voix de fausset et d'opéra pékinois. C'est une musique dissonante et cosmique, propulsée par des corps frissonnants, qui ne connaissent ni le repos, ni la

caresse, et ne cessent d'écorcher l'espace par leur maladresse, un racornissement de l'échine, un déséquilibre d'estropié, une brusque chute. Les yeux sont écarquillés, ronds comme les torpilles qui jaillissent de leur bouche; les yeux sont vides, comme d'inutiles jouets exilés à vau-l'eau. Ballet de spectres fantoches. Et Peter meurt par terre, au pied d'un lit d'hôpital, les jambes écartées.

À l'écoute d'une partition ainsi tourmentée par la béance, Régy fait l'éloge du silence, en imaginant un monde de confins pris dans un temps gelé. La scène est démesurément vaste, en constant danger d'anéantissement par l'obscurité, et enveloppe comme une sourdine ces âmes si petites, vilaines égratignures dans le corps d'un fjord qui les ignore. L'espace de jeu est réduit à une zone liminaire, le long de la rampe — le reste n'est qu'une caisse de résonance invisible, un impénétrable tambour qui englutit tout tressaut. Le texte de Lygre est court, pas même cent pages imprimées; l'histoire est banale et s'étend sur trente ans. Régy a choisi d'étirer la représentation sur plus de deux heures, sans entracte; il offre ainsi au public l'expérience du blanc de la page, du soupir entre les mots — de la durée. *Homme sans but* est une sempiternelle fonte des glaces. Certains s'impatientent, se lèvent, quittent la salle, ou prennent leurs jambes à leur cou dès l'extinction des projecteurs. À la sortie, dans le foyer du théâtre, les regards brûlent malgré l'hiver qui cogne aux portes. ●